

Le design social, est-ce un champignon ?*

Le concept d'agencement polyphonique ou l'interdépendance vertueuse d'Anna Lowenhaupt Tsing pour penser la transition écologique par le design.

-

Yaprak Hamarat
Designer chercheure, PhD.
yaprak.hamarat@uliege.be
Université de Liège

-

ACFAS 2021 – 642 – Intersections du design 2020 : prendre soin par le design
Session 7 – Environnement, climat et espèces : anthropocène, communs négatifs et
écosocialisme

**Une version embryonnaire de ce travail a été présentée dans le séminaire de recherche interne de l'équipe PROJEKT de l'Université de Nîmes (EA 7447). Les débats qui ont eu lieu ont enrichi cette proposition de communication scientifique.*

Dans son livre intitulé «Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme» (2017), Anna Lowenhaupt Tsing décrit et déploie avec finesse l'histoire des matsutakes, leur existence et leur commerce, un champignon rare et précieux, cueilli majoritairement aux États-Unis, convoité par les Japonais. Le livre repose sur une enquête ethnographique multisite menée entre 2004 et 2011 pendant les saisons de récolte des matsutakes. Grâce à une approche méthodologique narrative, l'autrice révèle l'exceptionnelle écologie de ce champignon qui crée le commun entre les êtres. L'existence des matsutakes démontre qu'il est possible de prendre vie, de vivre et donner à vivre. Le monde des matsutakes n'est ni un monde alternatif ni post-capitaliste, mais un monde réaliste né des ruines du capitalisme. C'est la raison pour laquelle, l'histoire des matsutakes trouve particulièrement résonance avec le processus et les finalités du design social. Ce dernier s'attaque aux problématiques intimement liées aux conséquences d'un monde morcelé qui peine à «faire commun». Et il s'appuie sur une approche méthodologique participative fondée sur les récits et les expériences des êtres et des choses qu'il tente de mutualiser pour aider les milieux de vie à résister et à se réinventer ou en créer de nouveaux.

Les matsutakes

Les matsutakes appartiennent au règne des mycètes ou des fungi, communément appelés des champignons. Ces derniers sont plus proches des animaux que des plantes et ils sont intimement liés aux autres êtres qui les font apparaître et qui les entourent. Les matsutakes existent grâce à une relation mutualiste avec les arbres, ils nourrissent les forêts qui survivent dans des milieux de vie hostiles. C'est une forme de « coexistence dans des environnements perturbés », un « type de survie collaboratif » (p.35). Ils sont impossibles à cultiver et dépendent de la diversité dynamique et multi-spécifique de la forêt. Ils varient selon le type de pin, les rencontres imprévisibles et indéterminables qui les engendrent. Ce qui les soustrait, au moins à leur naissance, au système de production.

Les matsutakes sont cueillis par des communautés marginales composées d'immigrants, vétérans, les Mins, les Hming, les Japonais américains et certains curieux. Ce n'est pas le hasard qui réunit ces communautés qui s'établissent « en dehors du système ». Leurs histoires sont intimement liées aux guerres, à un rêve américain qui ne se réalisa jamais, aux histoires de vies singulières intimement liées à une conception particulière de la citoyenneté américaine et l'héritage d'une politique d'assimilation culturelle (p.73-74). Ce n'est pas non plus par hasard que les matsutakes poussent dans des forêts ravagées par l'industrie du bois où ne peut pousser que des pins sur un sol homogénéisé, dans un environnement perturbé par les activités humaines. De plus, les cueilleurs ne ramassent pas les matsutakes dans n'importe quel endroit de la forêt, ils respectent les fantômes, les mythes, les règles tacites de ces milieux.

Le poids, la maturité, et la taille des matsutakes définissent leur qualité donc leur prix. Ensuite entre chaque tri, chaque intervenant (cueilleurs, des grossistes, des transporteurs, des négociateurs, des acheteurs, des distributeurs, et des consommateurs), chaque lieu, les matsutakes sont dépossédés de leur histoire et sont traduites en valeur. Les traductions entre les sites permettent de créer un écart, et ainsi de produire un profit. Par exemple, quand les matsutakes des forêts de l'Oregon attendent sur le tarmac d'un aéroport de la Colombie-Britannique au Canada, ils n'ont qu'un code-barre : poids, prix, qualité et rien d'autre. Leur histoire ne les accompagne pas jusqu'au peuple japonais, pour qui, ils représentent « un temps perdu d'antan », par prolongement, la nostalgie, l'histoire, les saisons (p.38). Au Japon, les matsutakes sont le signe d'une relation à long terme, d'un engagement, et de paix. Deux familles qui veulent régler leurs différends s'offrent des matsutakes pour reconstruire leur relation. Ainsi l'histoire des matsutakes commence avec un don, grâce aux rencontres indéterminées qui les engendrent, et finit avec un don, pour tisser des liens entre les êtres. Mais entre les deux, les matsutakes mettent au monde une écologie unique.

À travers leur histoire, les matsutakes démontrent deux choses. La première est la manière dont les matsutakes créent une écologie à partir des ruines. La seconde est l'importance des récits. C'est la rupture de l'histoire entre les sites qui

génère le capital et c'est raconter des histoires qui révèlent les collaborations insoupçonnées établies entre les êtres. Cette méthodologie résonne avec d'autres manières de décrire le monde (Geertz, 1973; Gutwirth, 1978; Weil, 2005; Colonna, 2010), mais elle en diffère par sa capacité à intégrer les diverses dimensions politiques, historiques, économiques, et culturelles, parmi d'autres.

Le design social

N'est-ce pas ce que tente de faire le design social? Quand il vise à améliorer la vie des personnes âgées en perte d'autonomie pour que ces derniers jouissent du bien-être d'être chez soi grâce aux aides techniques à domicile (Royer, 2020); quand il invite à repenser les bibliothèques pour que ces dernières endossent pleinement leur rôle social vis-à-vis des communautés vulnérables (Martel, Gauthier & Chartier, 2019); quand il met en commun les acteurs qui entourent les patients Alzheimer pour mieux prendre soin de ces derniers (Perera & Jouvelot, 2019); ou quand il s'incarne dans un projet d'habitat participatif en réponse au système de «logement corporatiste» (Meyfroïdt, 2015). D'un côté, le design social renforce les formes de résistances et de solidarités inventées par ces communautés pour survivre à un monde qui les délaisse. De l'autre, triste, mais réaliste, le terreau du design social est un tissu social ravagé par les activités humaines : l'isolement, la disparition des solidarités, la hiérarchisation des humains et des non-humains, l'abandon des services publics, la spécialisation à outrance qui entrave notre vision holistique, pour en citer quelques-uns. L'intérêt porté par Anna Lowenhaupt Tsing aux ruines résonne particulièrement avec celui du design social porté envers les problématiques sociales. C'est le premier lien entre les matsutakes et le design social.

Le deuxième lien est celui du récit à plusieurs niveaux. En mettant la singularité et la pluralité des histoires individuelles et collectives au cœur de sa méthodologie, le design social développe un «art de raconter», une technique pour mettre en récit le monde. N'est-ce pas ce que font les persona, les ethnographies, les scénarios de vie, les entrevues, les observations? Lorsque les méthodes participatives donnent du temps et de la place aux récits et aux expériences des uns et des autres, le design social révèle les histoires oubliées, ignorées, méprisées. Il révèle et crée des liens entre les histoires et les expériences de ces personnes et leur donne un sens collectif. Le produit d'un projet de design social se raconte et se dessine en détaillant les réseaux de liens qu'il a mis en place. Son processus récolte et révèle les histoires et est construit sur elles. Son ambition est de mettre en place les conditions favorables à l'invention de nouvelles histoires au sein de ces communautés.

Le design social renvoie à un ensemble de pratiques hétéroclites qui toutefois se cristallise autour d'approches conceptuelles et méthodologiques communes (Abrassart et al., 2015). On y retrouve souvent des problématiques

complexes, une approche interventionniste qui mobilise la recherche-action, des échelles de projet local, des solutions diverses, la co-création, le design participatif, l'innovation sociale, les enquêtes de terrain, des relations collaboratives avec les personnes concernées (Chen et al., 2015). Même s'il est toujours difficile de définir ses limites, le design social n'est pas réductible au design socialement responsable ou fait dans des «pays en développement», il n'invente pas toujours «de nouvelles formes sociales» comme le nomme Manzini (2015), parfois il améliore, valorise ou renforce simplement l'existant (Chen et al., 2015). Le social, ici, fait référence à «faire commun» (Laval, 2016) et ne se réduit ni «aux pratiques dirigées exclusivement vers les personnes précaires» (Royer, 2020), ni à des événements de *networking* ou à l'évènementiel (Yonder, n.d.); ni explicitement à une idéologie politique même si des liens historiques existent (voir Ehn et al., 2015), pouvant toutefois intégrer ces dimensions selon les projets et le profil des designers. Dans d'autres projets, le social est aussi compris comme une transformation organisationnelle, comme un amalgame entre la participation et l'innovation sociale intimement liées à la démocratisation et le renversement des pouvoirs, ou comme une incarnation de l'éthique du designer (Chen et al., 2015). Il nous faut aussi avouer que souvent les fins et les résultats des projets en design social sont ambigus et imprévisibles à cause de la complexité et de la diversité des visions qui y convergent (Chen et al., 2015). La méthodologie du design social repose sur la gestion du risque, de l'imprévisible et d'une prospective assumée par ses praticiens, la démarche étant fondée entièrement sur les données issues du terrain qui détermine le projet. Il mobilise souvent des notions comme l'autonomie, la participation, la construction du commun, la précarité, la communauté, créer des liens, pour en citer quelques-unes.

Anna Lowenhaupt Tsing invite à penser autrement certaines de ces notions. Par exemple, elle renverse la vision de l'autonomie et la communauté comme des idéaux à atteindre et la vulnérabilité comme un problème à résoudre. Elle expose la précarité comme une ouverture vers le monde et une opportunité de collaboration. Elle fait aussi appel à des concepts particuliers comme l'agencement polyphonique, l'interdépendance vertueuse, la traduction, la scalabilité, la viabilité, les patches, les objets limites, la contamination, les communs latents ou l'enchevêtrement pour décrire l'écologie créée par les matsutakes. Nous en développerons trois pour donner des indices et des outils que le design social peut mobiliser pour penser la pratique du design social et ne pas reproduire les formes d'exploitation qu'il tente de résoudre (voir Janzer & Weinstein, 2014).

Les Agencements Polyphoniques

Les agencements polyphoniques sont des formes de collaborations entre des entités diverses fondées sur la contamination (p.65-66). L'agencement des êtres crée des «communs latents» (p.209). L'auteur s'appuie sur le concept de «devenir avec» de D. Haraway pour décrire ces agencements éphémères, variables, ou multidirectionnels qui sont des forces politiques entre humains et non-humains.

Chez Anna Lowenhaupt Tsing, «agencement, réagencement» remplace la notion de «communauté» (p.59). Le monde serait composé d'agencements dynamiques et ouverts et non de communautés. Les agencements ne conjuguent pas simplement différentes formes de vie, mais ils en fabriquent aussi. Anna Lowenhaupt Tsing les appelle des «mondes multispécifiques» qui créent des événements. Ce dernier étant « quelque chose de plus grand que la somme des parties » (p.60). Penser le monde par le concept d'agencement au lieu de communauté permet de mieux révéler les «multitudes de collaborations» (p.60). La viabilité émerge d'un agencement dont les intérêts humains sont intégrants, mais jamais déterminants. Ce qui montre la nature non-anthropocène de ces mondes multispécifiques (p.209). Il s'agirait ici d'«une proposition politique alternative faite d'enchevêtrement». Cette description des agencements permet de repenser et approfondir la conception des liens, des ensembles et des humains et non humains en design social.

L'Interdépendance Vertueuse

L'interdépendance vertueuse est une forme de collaboration fondée sur la précarité asymétrique et non identique de deux êtres, qui ne s'associent pas pour les mêmes raisons. C'est ce qui permet d'établir un lien durable entre les matsutakes et les pins de la forêt dévastée. Selon Anna Lowenhaupt Tsing la précarité signifie «la condition dans laquelle on se retrouve vulnérable aux autres» (p.56). C'est cette vulnérabilité qui nous permet de nous lier aux autres et de créer des interdépendances qui nous sont favorables. C'est une critique de l'autonomie qui serait imperméable aux transformations et aux autres. La réussite serait selon l'autrice une autonomie de tous et de tout, dans l'idée d'une autosuffisance sans tisser des liens (p.67). En ce sens, une réussite individuelle serait un échec collectif (p.74). Cette compréhension de la précarité invite à penser l'autonomie non à l'échelle individuelle, mais collective, ainsi créer des liens pour être autonome grâce à un réseau dépendance vertueux.

Le Système de Traduction

Selon Anna Lowenhaupt Tsing, le capitalisme «est un système de traduction» (p.106). Traduire est l'art de reconnaître deux cultures tout en maintenant les deux telles qu'elles sont, intactes et distinctes l'une de l'autre, sans les changer pour que le système perdure. C'est l'hétérogénéité des sites qui permet aux investisseurs de produire du capital et d'accumuler des richesses entre les traductions. La traduction est signifiante et elle crée de la valeur, quand elle est violente et polluante empêchant toute construction de lien entre les sites. Sa stratégie est de fabriquer des mondes où aucun élément qui compose le tout n'entretient des relations avec les autres, les rendant anonyme et amnésique. Au contraire d'une homogénéité, le capitalisme reposera sur une diversité bien agencée pour garder une opposition et un écart entre les traductions (p.112).

Prendre soin : les champignons, l'écologie et le design social

Le design social, est-ce un champignon? Comme les champignons, le design social apparaît comme un organisme vivant qui crée des mutualismes, des collaborations, des interdépendances. Il déterre les liens qui nous unissent, et crée les liens manquants du système. Les biologistes ont montré que selon le contexte et les circonstances, les champignons s'inventent en permanence. N'est-ce pas ce que fait le design social à chaque projet, selon les collaborations et les problèmes qu'il aborde? Autant les matsutakes tout comme le design social naissent dans un monde abîmé, et tente de le transformer en un monde désiré. C'est autant dans son processus que ses produits que le design social semble fonctionner comme les champignons. Comme ces derniers, il crée une écologie entre les humains et les non-humains. Les interdépendances vertueuses et les agencements polyphoniques renouvellent notre manière de penser et de concevoir ces services, ces liens, ces relations en essayant d'éviter à tout prix les traductions polluantes entre les composants de ces propositions.

La démonstration d'Anna Lowenhaupt Tsing montre que la force écologique d'un système repose sur la vulnérabilité des êtres qui le compose. Le rôle de designer serait dans ce paradigme de créer des «interdépendances vertueuses» entre les êtres, les choses, les humains et les non-humains, en révélant le potentiel de la vulnérabilité de chacun. C'est aussi un pas de plus vers un design écologique et non anthropocentrique. Ici le social devient un vivant, un flux de relation inachevée «de don et de contre don» entre les humains et les non-humains. Le design prend soin quand il crée des « agencements polyphoniques » où existent des échanges diversifiés, libres d'évoluer et de se modifier dans le temps et dans l'espace. L'innovation écologique qu'habite le projet de design social réside dans sa capacité à «créer des ensembles riches d'éléments précaires collaboratifs» à l'inverse de la figure de l'autonomie (p. ex. énergie, santé, démocratie) tant mise en valeur dans la vie contemporaine. C'est ainsi que le design social peut renouveler la manière de penser une transition écologique inclusive qui met au cœur de son projet autant les humains que les non-humains.

BIBLIOGRAPHIE

Abrassart, C., Gauthier, P., Proulx, S. & Martel, M. D. (2015). Le design social : une sociologie des associations par le design ? Le cas de deux démarches de codesign dans des projets de rénovation des bibliothèques de la Ville de Montréal. *Lien social et Politiques* (73), p.117–138.

Chen, D. -S., Cheng, L. – L., Hummels, C., & Koskinen, I. (2015). Social design: An introduction. *International Journal of Design*, 10(1), p.1-5.

Cinnamon L. Janzer & Lauren S. Weinstein (2014). Social Design and Neocolonialism, *Design and Culture*, 6:3, p.327-343.

Colonna, F. (2010). Le Meunier, les moines et le bandit : Des vies quotidiennes dans l'Aurès (Algérie) du XXe siècle, récits, Paris, Actes Sud/Sinbad, p.220.

Geertz C. (1973). *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books.

Gutwirth, J. (1978). L'enquête en ethnologie urbaine. *Hérodote - Revue de géographie et de géopolitique*, Elsevier Masson/La Découverte, pp.38-55.

Laval, C. (2016). « Commun » et « communauté » : un essai de clarification sociologique. *Sociologies* [En ligne], Dossiers, Des communs au commun : un nouvel horizon sociologique ?, mis en ligne le 19 octobre 2016.

Lussault, M. (2018) Porter attention aux espaces de vie anthropocène : Vers une théorie du « Spatial Care ». Dans Rémi Beau et Catherine Larrère. *Penser l'anthropocène*, Presses de Sciences Po.

Manzini, E. (2015). *Design, when everybody designs: An introduction to design for social innovation*. MIT press.

Martel, M. D., Gauthier, P., & Félizat-Chartier, P. (2019). Les démarches de conception collaborative en bibliothèque.

Meyfroidt, A. (2015). Un design social sous le poids des héritages : le cas de l'habitat groupé à Vienne. *Lien social et Politiques*, (73), p.177–198.

Perera, L. & Jouvelot, P. (2021). Tala Sound : un projet interdisciplinaire innovant en design social pour la santé. *Innovations*.

Royer, M. (2020). Design social. Éléments constitutifs d'un projet sur le maintien à domicile des personnes âgées et en situation de handicap. *Ocula*, 21 (24).

Tsing, A. L. (2017). *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vie dans les ruines du capitalisme*. La découverte.

Weil, S. (2005). *La condition ouvrière*. Paris : Folio; Gallimard.

Yonder, C. (n.d.).